



André-Marcel Adamek

La Grande Nuit



roman

La Grande Nuit

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-030-3

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

André-Marcel Adamek

La Grande nuit

roman

Postface d'Amaury de Sart



Pour Guy Denis et Dominique

Remerciements au Dr Frédéric Moulart et à M. André
Dumoulin
pour la document qu'ils m'ont aimablement communiquée.

I

– Prenez garde aux dénivellations, répéta le guide, et s'il vous plaît, ne parlez pas à voix haute.

Lui-même avait baissé le ton en s'adressant au petit groupe de visiteurs noyé dans la pénombre.

Ils approchaient de la grotte du Château rouge que l'on venait découvrir des quatre coins du pays depuis son ouverture au public.

Des lampes de mine espacées d'une dizaine de mètres éclairaient faiblement la galerie. Leur lueur se reflétait dans les filets d'eau qui suintaient de la roche en exhalant une fraîcheur acide.

La pente continuait à s'accentuer. Malek tendit son bras à la vieille dame qui marchait avec peine à son côté.

Par un large portique crevant la pierre corrodée, ils

accédèrent enfin à l'immense salle du Château rouge.

Le ruissellement des eaux chargées de fer avait teinté les stalactites et couvert le sol de traînées sanguines ou safranées. Davantage qu'un château, c'était un véritable palais que les millénaires avaient creusé à deux cent soixante mètres de la surface, peuplé de pores gigantesques, d'orgues renversées, de calices bouillonnants. Des trompes plongeaient au cœur de cuves sanglantes, des chandelles se tordaient à la lumière rougeâtre, comme si elles se consumaient dans une effroyable lenteur. Ça et là, des coulées moins corrosives avaient poli la roche ; on distinguait alors, cernées de cendres purpurines, la courbe adoucie d'un mamelon et son aréole d'un rose pur.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi impressionnant, murmura la vieille dame.

Malek hocha la tête mais resta muet, secrètement horrifié par cette vision qui contenait la sourde violence des siècles. Même le martèlement des gouttes d'eau, amplifié par l'écho, évoquait les tambours aveugles de la mort.

Précédant les visiteurs, le guide emprunta la passerelle d'acier conduisant au bar. Encastré dans une large anfractuosité, l'établissement surplombait la grotte. Les tables et le comptoir étaient construits en matériaux qui rappelaient le paysage souterrain : dalles de schiste et de calcaire, bois de mine, fer rouge. Derrière les larges baies vitrées, on pouvait consommer et parler à voix haute tout en profitant du spectacle.

La vieille dame ne quittait plus Malek. D'emblée, elle prit place à la table qu'il avait choisie.

— Vous permettez ? demanda-t-elle après s'être assise.

— Je vous en prie, répondit Malek.

Dès qu'il l'avait aperçue à l'entrée de l'ascenseur, elle avait attiré son attention par la fragilité de sa silhouette, sa touchante coquetterie et surtout, la pétulance de son regard dont la jeunesse triomphait des rides et des cheveux blancs. Solitaire parmi le groupe, elle n'avait pas rompu l'indifférence des autres visiteurs, ni celle du guide qui répondait à ses questions avec une apparente froideur.

Elle commanda du thé vert. Malek préférait une boisson plus ravigotante et choisit un cognac. Tandis qu'ils buvaient, leur conversation s'anima. Ils étaient à ce point curieux l'un de l'autre qu'ils en oubliaient d'observer, à travers le vitrage, l'immense cathédrale baignée du sang de la terre.

Elle s'appelait Marie, comme beaucoup de femmes de sa génération. Veuve depuis dix ans, elle avait pour seule famille une fille qui abordait la cinquantaine et qu'elle ne voyait que deux ou trois fois dans l'année. Elle vivait dans un appartement à Bruges et avait décidé, quelques jours plus tôt, de revoir l'Ardenne dont elle était native. C'est un article dans une revue qui l'avait amenée à visiter le Château rouge. Elle ne regrettait pas d'être venue et surtout, ajouta-t-elle, d'avoir eu l'occasion de rencontrer un jeune monsieur aussi courtois, ce qui devenait de plus en plus rare.

Malek ne parvint pas, comme l'avait fait Marie, à expliquer les raisons de sa présence en si peu de mots. Peut-être n'en éprouvait-il pas l'envie. Il confia seulement qu'il se trouvait en vacances dans une auberge de la région, en compagnie de sa femme et de sa fille Musine qui venait d'avoir dix ans.

– Musine ? Comme c'est charmant ! Et pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée ?

– Elle a préféré faire du kayak, répondit Malek avec un certain embarras.

– Comme je la comprends ! Pour un enfant, une grotte est tellement sinistre, alors qu'à la surface, il y a le soleil, la rivière, les collines...

Malek s'était bien gardé de dire qu'à la suite d'une querelle banale avec sa femme, il avait quitté l'auberge sur un coup de tête et que ses pas l'avaient amené à l'entrée de la grotte. Il revit le visage inquiet de Musine avec un pincement au cœur. Cette fugue imbécile risquait de gâcher les vacances de la petite, les premières qu'elle partageait avec ses parents. Après la visite, il reviendrait à l'auberge sans détour, il ferait la paix avec Dorianne et les emmènerait toutes les deux manger des crêpes au bord de l'Ourthe. Marie le détourna de ses pensées.

– Vous ne m'avez pas parlé de votre métier, dit-elle. Si vous le permettez, j'aimerais essayer de deviner... Vous avez les mains fines et bien soignées, j'exclus donc un travail manuel. Vous n'êtes pas non plus dans le commerce, car vous vous exprimez sans souci excessif de plaire ou de séduire...

Elle laissa passer un instant, attendant d'être approuvée ou contredite.

– Continuez, dit Malek, c'est amusant.

– Je ne pense pas que vous puissiez supporter les contraintes d'un horaire ou d'une hiérarchie. Vous n'êtes donc pas dans l'enseignement, ni dans la fonction publique. Vous me paraissez assez patient, ce qui pourrait bien faire de vous quelque chose comme un chercheur, un analyste...

Son interlocuteur ne réagit pas. Il semblait s'être soudain échappé du débat et fixait le fond de la grotte d'un regard halluciné. Une sueur glacée mouillait son front.

– Vous ne vous sentez pas bien ?

– Il faut sortir d'ici, bredouilla Malek, remonter à la surface...

Une angoisse inexplicable l'étreignait face au décor gigantesque de roches ensanglantées, de piques et de poignards, de candélabres meurtriers.

Le guide passait devant les tables pour récolter les pourboires. Marie l'appela, mais comme l'homme fit mine de ne pas l'entendre, elle se planta devant lui et le secoua par la manche.

– Vous ne voyez pas que ce monsieur a un malaise ?

Jetant un coup d'œil à Malek, le guide considéra qu'il n'y avait pas d'urgence.

– Nous allons bientôt remonter, dit-il en poursuivant sa quête.

Avec un geste de mauvaise humeur, la vieille dame reprit sa place devant Malek qui aspirait l'air à petites goulées rapides.

– Voulez-vous que j'aille vous chercher un verre d'eau ? C'est peut-être le cognac qui vous a fait du tort.

— Il se passe quelque chose, dit Malek d'une voix presque inaudible.

— Que ressentez-vous au juste ?

— Je ne sais pas... une sorte de panique.

— Mais de quoi donc avez-vous peur ? Nous sommes en sécurité ici.

Elle venait à peine de prononcer ces paroles qu'un grondement sourd se répandit, interrompant les conversations. Les tables commencèrent à trembler, faisant tinter les verres et les tasses. Les visiteurs se ruèrent vers le guide qui demeurait pétrifié, tenant stupidement dans la main une soucoupe remplie de billets de banque.

— Ce n'est rien, lança-t-il au groupe. C'est sans doute une petite secousse sismique. C'est déjà arrivé dans la région.

Ses propos ne rassurèrent personne, d'autant plus que le grondement s'amplifiait. Au fond de la grotte, une stalactite se détacha de la voûte et percuta le sol dans un nuage de poussière rouge.

La panique survint quand une vitre de la baie se transforma en puzzle avant de voler en éclats. Les visiteurs coururent vers la porte du bar. En un coup, la lumière disparut.

— Restez groupés autour de moi ! hurla le guide.

Il alluma sa torche électrique qu'il orienta vers la porte où les gens se bousculaient, se piétinaient, poussaient des cris incohérents. Certains avaient déjà atteint la passerelle métallique et se cramponnaient à la rampe. Dans le faisceau de lumière, on voyait une véritable pluie de rochers qui tombait de la voûte.

Malek prit la vieille dame par le bras, l'aida à s'agenouiller et l'entraîna sous la table dont le support était formé d'épaisses dalles de schiste. Marie tremblait de tout son corps. Il la serra dans ses bras à l'instant où des fragments de roche crevèrent le plafond du bar, éclatant sur le carrelage dans un vacarme épouvantable.

Il y eut encore quelques cris. Et puis, la lumière de la torche s'évanouit. Dans les bras de Malek, Marie ne tremblait plus.

*

Ce n'était pas tout à fait le silence. La matière immobile émettait encore de faibles vibrations, tandis que des profondeurs de la roche montait un bruissement semblable au chant lointain d'un ruisseau.

Chaque fois qu'il tentait de se déplacer, Malek ressentait une violente douleur entre le pied et le genou. À son flanc, Marie était toujours inconsciente, mais il l'entendait respirer. L'obscurité était totale et l'air épais, comme chargé de craie, collait aux lèvres et aux narines.

Dans la poche de son blouson, Malek chercha son briquet qu'il retrouva sous un paquet de cigarettes aplatis. Une semaine plus tôt, il avait recommencé à fumer au bout de huit ans d'abstinence. Il ne put s'empêcher de penser que cette faiblesse allait peut-être lui sauver la vie.

La flamme du briquet se dressa sans vaciller. Derrière un voile épais de poussière en suspension, les ruines du bar s'amoncelaient. Plusieurs corps inertes étaient allongés sous les

éboulements, autour du guide dont la nuque avait été tranchée par l'arête d'une poutrelle.

La lueur de la flamme explorait maintenant le visage de Marie. La vieille dame paraissait indemne sous la table dont deux pieds seulement avaient cédé. En basculant d'un côté, le pesant support avait écrasé la jambe droite de Malek qui restait coincée.

Le briquet commençait à chauffer. C'était un modèle jetable en plastique, qu'il fallait ménager. Malek l'éteignit, après un dernier regard à sa jambe prisonnière.

Il se demanda de quelle manière il allait réanimer Marie sans la brusquer. Elle ne semblait avoir reçu aucun choc et c'était sans doute sous l'effet de l'émotion qu'elle avait perdu connaissance. Il craignait de lui infliger de nouvelles terreurs en la réveillant dans cette obscurité sordide. Là-haut, les secours devaient déjà s'organiser. Le sauvetage n'était sans doute qu'une question d'heures. Il décida de laisser Marie dormir en paix.

Il était couché sur le côté, la jambe prisonnière repliée vers l'arrière. Pour l'atteindre, il tenta une contorsion qui le fit hurler de douleur. Il comprit alors qu'il ne parviendrait jamais à se libérer par ses propres moyens.

L'image lui revenait sans cesse des forêts enneigées de Bohême, où des loups pris au piège se rongeaient les chairs et se broyaient les os pour échapper aux mâchoires d'acier. Les trappeurs ne trouvaient dans le piège qu'une patte ensanglantée et se mettaient alors à pister le loup blessé, le poursuivant entre ravins et collines jusqu'à la tombée de la nuit. Mais même sur trois pattes, leur proie parvenait le plus souvent à leur échapper. Malek se rendit compte qu'il n'était même pas capable de surmonter la souffrance pendant

quelques secondes. Ce constat lui donna l'exacte mesure de sa fragilité. Il ferma les yeux et se laissa sombrer dans une amère résignation.

*

Marie sortit de l'inconscience et se mit à parler d'une voix sûre, comme si elle s'était réveillée dans son propre lit.

– C'est vous ? demanda-t-elle en touchant le bras de Malek.

– C'est moi. Comment vous sentez-vous ?

– À part cette infecte poussière qui me remplit la bouche, je crois que tout va bien. Et vous ?

– Tout va bien aussi, sauf ma jambe droite qui en a pris un coup.

– Vous avez mal ?

– Seulement quand j'essaie de bouger.

– Et les autres ?

– Je pense que nous sommes les seuls à nous en être sortis.

– Mais que s'est-il donc passé ?

– Je n'en sais rien. Le guide avait parlé d'une secousse sismique, mais je n'y crois pas beaucoup. Ce sont peut-être les travaux d'accès qui ont déstabilisé les structures de la grotte.

Marie se racla la gorge et cracha de la poussière, en s'excusant des bruits disgracieux que ce traitement occasionnait.

– C'est étrange, dit-elle, vous aviez pressenti la menace. Je croyais que seuls les animaux étaient capables d'anticiper les

catastrophes.

– Il doit rester une petite part animale en moi.

Il pensa aux loups et ajouta :

– Une toute petite part.

Bien avant l'émigration, quand il était enfant et qu'il pêchait aux bords de la Morava, il devinait toujours l'instant précis où le poisson allait mordre. Cette intuition naissait de la convergence d'une multitude de signes inscrits dans la couleur du fleuve, la vitesse du vent, la densité du silence. Malek se tendait alors et criait « Maintenant ! » avant de voir, à la seconde même, le flotteur disparaître sous les flots.

Au bar du Château rouge, c'est une même conjonction de signaux diffus qui l'avait averti de l'imminence d'une menace.

Ils parlèrent des secours. Marie se montrait optimiste. Il y avait sûrement une armée de sauveteurs qui s'affairaient à dégager la galerie. Malek s'étonnait de n'entendre aucun écho en provenance de la surface, alors que le vacarme des pioches, des marteaux-piqueurs et de tous les engins mis en œuvre aurait dû se répercuter à travers la roche.

– Marie, croyez-vous être capable de vous déplacer ?

– Oui, mais je n'oserais jamais m'aventurer dans cette obscurité.

– Il faudrait absolument récupérer la torche électrique du guide. Elle doit se trouver à trois ou quatre mètres sur votre gauche. Elle est probablement hors d'usage mais ça vaut la peine de vérifier. Je vous confie mon briquet. Ne le laissez pas allumé trop longtemps ; c'est une camelote et il risquerait de vous sauter à la figure.

— Et si je m'occupais d'abord de votre jambe ?

— Ce sera plus commode avec l'éclairage de la torche.

Il lui glissa le briquet dans la main.

— Vous allez voir des choses assez dures à supporter. Ne regardez pas, ne pensez qu'à la torche. Si les secours tardent, c'est surtout de lumière dont nous aurons besoin.

La vieille dame actionna le briquet et quitta l'abri de la table en avançant sur les genoux.

— Prenez garde aux éclats de verre, dit encore Malek, il y en a partout.

Elle s'était redressée et marchait à petits pas prudents entre les décombres et les corps allongés.

— Quelle horreur ! cria-t-elle en découvrant le cadavre du guide. Ce garçon avait sans aucun doute besoin d'une leçon de courtoisie, mais il ne méritait tout de même pas un tel châtiment.

À trois reprises, elle éteignit le briquet pour le laisser refroidir.

— Je ne vois pas de lampe, dit-elle.

— Le guide est peut-être couché dessus. Ou bien alors, elle est cachée par une pierre.

Surmontant sa répulsion, Marie fit pivoter le corps lâche que seules quelques fibres rattachaient encore à la tête. Sous un éclat de rocher, elle vit briller du métal.

— Je l'ai !

Le briquet s'éteignit à nouveau.

— Je l'ai, mais elle ne fonctionne plus. Je vous l'apporte.

Le choc avait déformé le corps cylindrique qui contenait les quatre piles. Cependant, Malek trouva l'ampoule intacte derrière

le verre éclaté. Il la revissa dans le culot, faisant jaillir une lumière éblouissante.

Le faisceau était assez puissant pour éclairer les limites de l'espace souterrain. Noyé dans une brume rougeâtre, le paysage de la grotte était méconnaissable sous les éboulements. D'énormes pans de roche s'étaient détachés des parois, découvrant de profondes caries noires.

D'où il se trouvait, Malek ne pouvait apercevoir la passerelle qui reliait le bar à la galerie. Il demanda à Marie d'aller jeter un coup d'œil. Elle prit la torche, s'éloigna de quelques pas et revint aussitôt.

— La passerelle s'est détachée, murmura-t-elle.

Depuis qu'elle avait vu les morts, elle parlait d'une voix basse et respectueuse, comme dans l'allée d'un cimetière.

— Elle est tombée tout en bas, à vingt mètres au moins.

— Vous avez vu d'autres victimes ?

— Oui. Vous aviez raison, nous devons être les seuls survivants du groupe.

Elle respira profondément et déposa la torche sur une pierre, de manière à éclairer la table.

— Maintenant, je vais m'occuper de votre jambe.

Elle commença par écarter les fragments de roche entassés, poussant les plus lourds des deux mains. Lorsque le support fut dégagé, elle tenta vainement de le soulever. Il devait bien peser cent kilos.

— Il faudrait un levier, dit Malek qui avait suivi chaque détail de l'opération.

La vieille dame réfléchit en reprenant son souffle. Il y avait bien la poutrelle qui avait décapité le guide, mais elle aussi était trop lourde. Elle devait trouver quelque chose de solide et de plus léger.

Malek la vit repartir en exploration parmi les décombres du bar. Il devinait ce qu'elle devait ressentir quand elle enjambait les cadavres. Parfois, elle était sur le point de perdre l'équilibre et il voyait danser la lumière de la torche.

– Tout va bien ?

– Oui, oui ! répondait-elle d'une petite voix qui s'entêtait à respecter la présence des morts.

– Dites-moi ce que vous voyez.

– Je suis derrière le comptoir. Le frigo est défoncé et la porte est ouverte. Il y a des bouteilles intactes et des glaçons.

– Au moins, nous ne mourrons pas de soif.

– Je ne trouve rien qui pourrait servir de levier...

– Tant pis ! Essayez d'emporter quelques bouteilles.

– Attendez... Je vois un bout de ferraille coincé entre des planches...

Malek l'entendit remuer les gravats. Des nuages de poussière flottaient dans le rayon de lumière blanche.

– Je crois que c'est un support de seau à glace. C'est du fer forgé, ça devrait aller.

Elle revint vers la table, traînant derrière elle la colonne d'acier torsadé qui sonnait sur les pierres.

Après, il fallut encore ramener un morceau de roche dont le bord pouvait servir de point d'appui. Marie était à bout de souffle. Elle trouva encore la force d'aller chercher à boire parmi les

bouteilles épargnées d'eau minérale, de bière, de jus de fruits. Ils aspirèrent aux goulots de larges rasades glacées.

– Prenez un peu de repos, dit Malek.

– Si je m'arrête maintenant, j'ai peur de ne pas pouvoir repartir.

Son visage enfariné de poussière apparaissait en clair-obscur, exprimant une sorte de félicité malgré la fatigue qui creusait ses traits. Son énergie s'était décuplée, balayant les petits maux de vieillesse qui accablaient ses jours. Depuis son adolescence, elle s'était toujours reconstruite dans l'épreuve, comme si la résistance au malheur représentait l'antidote au cheminement d'une vie paisible qui la tuait à petit feu.

Tout au contraire, Malek avait connu tant de tourments lors de son enfance que sa curiosité en était érodée et qu'il n'éprouvait plus qu'une sordide aversion pour les défis de toute sorte. Il rêvait d'une existence plane, sans épines, sans accrocs, d'une suite de petits bonheurs simples et anesthésiants. Dorianne lui reprochait souvent d'avoir vieilli avant l'heure, de ne plus être ouvert à l'espérance et de vivre recroquevillé dans une sorte de perpétuel renoncement.

Le dispositif du levier fonctionna dès la première tentative. Au moment où le support de la table se souleva, Malek parvint à se dégager en prenant appui sur ses coudes. L'effort lui fit ressentir une violente douleur mais il serra les dents pour ne laisser échapper aucun cri.

– Vous avez une fracture du péroné, dit Marie. Il faut absolument la réduire et placer une attelle.

– J'ai l'impression que vous en connaissez un bout.

— Il y a des années, j'ai été volontaire pour accompagner un groupe d'infirmières en Bosnie. Au début, je ne faisais qu'apporter l'eau pour les plâtres, réconforter les blessés, préparer les civières. Mais comme on n'était pas nombreuses et qu'il y avait de plus en plus de victimes, j'ai dû mettre un jour la main à la pâte. Je peux vous dire que des fractures, j'en ai vu des centaines. Quand on travaillait sur le terrain, on ne plâtrait jamais, faute de temps. On plaçait des attelles qu'on fabriquait bien souvent nous-mêmes. Ce n'est pas compliqué, il suffit de deux planchettes qu'on fixe solidement avec des liens. Bien entendu, c'est un appareillage provisoire, mais il vous permettra de tenir le coup jusqu'à l'arrivée des secours. Le plus délicat, c'est la réduction. C'est très douloureux mais ça ne dure que quelques secondes.

Malek pensa une fois de plus aux loups pris au piège. Il se promit de ne plus prononcer un mot au sujet de la douleur.

— Pour l'attelle, poursuivit Marie, il y a des morceaux de planches autour du comptoir. Et ça m'étonnerait que je ne trouve pas des bouts de fil ou de câble dans tout ce fatras.

— Sinon, dit Malek après un silence, on pourra toujours découper en lanières les vêtements des morts.

— Il faudrait des ciseaux pour ça.

— Avec les éclats de verre, ça devrait marcher.

— C'est une bonne idée, dit Marie.

Tout s'était déroulé très vite. Au voisinage des cadavres, Marie avait prélevé un foulard et une ceinture de cuir qui devaient

maintenir les deux planchettes, des débris plus ou moins équarris récupérés près du comptoir.

Avant qu'elle n'opère la réduction, Malek lui avait demandé un objet à mordre. Elle lui avait glissé dans la bouche une des poignées de son sac à main. C'était du skaï à moitié rigide qui cédait lentement sous la morsure. Malek y avait planté les dents, recueillant des saveurs mêlées de poudre de riz et de menthe.

Il avait failli s'évanouir de douleur quand Marie avait remis le pérонé en place, mais il était parvenu à contenir ses cris.

Après, il s'était abandonné à cette léthargie douce qui suit les grandes déchirures. Dans une éclaboussure d'or, il avait vu briller l'œil avide et brûlant d'un loup en liberté.

II

Cela faisait une trentaine d'heures qu'ils étaient prisonniers de la roche et qu'aucun signal ne leur était parvenu de la surface.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, là-haut ? lançait Marie qui passait de la lassitude à l'exaspération.

Malek lui répondait que cela prenait du temps parce que les sauveteurs étaient obligés de creuser avec précaution pour éviter les éboulements. Ou bien alors, sans trop y croire, il évoquait des intempéries qui embourbaient les accès et retardaient les opérations.

La plupart du temps, ils demeuraient dans l'obscurité complète. Marie n'allumait la torche que pour de courtes expéditions vers le comptoir où elle glanait de petits butins.

Peu à peu, des réserves s'étaient constituées. Ils disposaient d'une quinzaine de bouteilles d'eau gazeuse et de jus de

fruits, de huit canettes de bière et d'une quantité impressionnante de chips au paprika écrasés dans leurs sachets en cellophane.

Au début, pour tromper l'attente, Marie croquait sans cesse des miettes de chips. Elle s'était aperçue très vite de l'effet désastreux du sel et des épices qui déclenchaient une soif intense. Afin d'épargner les boissons, elle se résolut à ne plus grignoter qu'un demi-sachet toutes les quatre heures.

Malek buvait de temps en temps une gorgée de bière mais ne touchait pas aux chips. Il avait grillé la dernière cigarette de son paquet et commençait à récolter autour de lui ses propres mégots qu'il brûlait jusqu'au filtre. Il ne ressentait plus que de vagues élancements sous son genou ankylosé et pouvait, en rampant, se permettre des déplacements de quelques mètres. Il en profitait pour se débarrasser des corvées naturelles, couvrant ses déjections de poussière et de gravats.

Marie agissait de son côté avec un semblable souci de pudeur. Elle avait même utilisé les glaçons fondus du frigo pour faire un brin de toilette.

La conversation les tenait en éveil. Ils remarquèrent tous deux que leurs paroles projetées dans l'obscurité prenaient une consistance presque matérielle.

– À propos de votre métier, dit Marie, vous ne m'avez jamais donné la réponse

– Vous n'étiez pas loin d'avoir trouvé.

– Je me souviens que je m'étais arrêtée à chercher.

– Observateur, plutôt. J'étudie le comportement animalier.

– De tous les animaux ou d'un animal en particulier ?

– De n'importe quel animal, dès l'instant où il est placé dans un environnement qui n'est pas le sien ou confronté à des situations exceptionnelles.

– Par exemple ?

– Par exemple en mettant en présence, dans un espace naturel réduit, deux espèces qui n'ont jamais été rapprochées. Imaginez la rencontre d'un kangourou et d'un phacochère, d'un chimpanzé et d'un macaque de Bornéo, d'une otarie et d'une loutre.

– Je suppose que beaucoup de rencontres donnent lieu à des affrontements sanglants.

– Plus rarement qu'on pourrait le croire. Les animaux ne sont pas fondamentalement agressifs. Ils n'attaquent que les espèces qu'ils reconnaissent comme dangereuses pour leur survie ou qui représentent un apport alimentaire avantageux. Bien entendu, on évite de mettre en présence des individus dont les caractères de prédateur et de proie sont connus ou prévisibles, comme par exemple un reptile carnassier et un petit rongeur.

– Pardonnez-moi, mais je ne vois pas bien l'utilité de telles expériences.

– L'analyse des réactions permet de mieux comprendre les processus d'adaptation. Elle révèle aussi des symbioses ou des antagonismes quelquefois stupéfiants. Ce sont des informations précieuses quand on souhaite planter une espèce dans un environnement qui ne lui est pas habituel.